

Le livre de jeunesse en Inde



par **Patrice Favaro***

Mon voyage inoubliable, ill. Bhajju Shyam, Syros

Patrice Favaro propose un large panorama de la situation du livre pour enfants aujourd'hui en Inde.

Évoquant d'abord les paradoxes et les contrastes qui marquent cette situation, il présente ensuite la démarche de quelques éditeurs et artistes, diversement engagés dans des projets de création et de promotion de la lecture des enfants.

Un bref état des lieux

Le constat est largement partagé par tout visiteur : l'Inde est un pays de contrastes. On y cultive même volontiers le paradoxe : un milliard d'habitants avec une écrasante majorité de fervents pratiquants hindous et un président de la république, Abdul Kalam, d'origine musulmane et cartésien pur jus. Paradoxe encore : un développement économique fulgurant dû aux technologies de l'informatique et la persistance d'un système de castes millénaire qui condamne à l'exclusion une large part du corps social.

On le comprend aisément, tout sujet concernant l'Inde ne peut se concevoir que dans sa complexité. La littérature jeunesse n'y échappe pas. Analyser sa situation, aller à la rencontre de ceux qui l'achètent, ceux qui la lisent, ceux qui la font, n'est pas chose facile. Le paysage, là aussi, est marqué par une apparente contradiction : en effet, les lieux où l'on a une chance de trouver de vrais livres pour enfants sont, d'une part, les librairies des beaux quartiers des villes à fort développement économique (Delhi, Bombay, Madras, ou Bangalore),

* Patrice Favaro est écrivain. L'Inde qu'il connaît bien, tient une place importante dans nombre de ses livres. Le dernier en date est un documentaire *Aujourd'hui en Inde* chez Gallimard Jeunesse

et d'autre part les ONG travaillant avec la population la plus démunie de ces mêmes mégapoles.

« Welcome to India ! »

Bangalore, Electronic City, c'est l'Inde de demain. Nous sommes ici bien loin du cliché d'une Inde ancestrale et méditative. Les plus grandes compagnies internationales de l'informatique s'y bousculent, les immeubles poussent comme des champignons, les centres commerciaux aussi. Crossword est une chaîne de librairies présente dans tout le pays ; les locaux n'ont rien à envier à nos Fnac et autres grandes surfaces du livre ; ils sont fréquentés par la nouvelle middle class indienne : jeune et avide de consommer. Dès la porte passée, on s'étonne de pouvoir se croire à Londres, Sydney, ou encore Washington. Sur les rayons, tous les titres sont en anglais, presque tous convient-il de préciser : reléguées sous un escalier, quelques étagères avec des livres en hindi, en tamoul ou encore en kannada (la langue parlée dans l'état du Karnataka dont Bangalore est la capitale). Plus des trois-quarts des ouvrages en anglais présentés ici sont des documentaires, encyclopédies, livres d'activités ou manuels scolaires : en Inde, comme dans une grande mesure partout en Asie, on achète avant tout des livres perçus comme « utiles ». Côté fiction, outre une abondance de livres brochés bon marché consacrés aux contes, au folklore et aux grandes épopées indiennes, les noms qui reviennent le plus souvent sont ceux d'Enid Blyton, E.B White, William B. Watterson (le père de *Calvin et Hobbes*), Ruskin Bond, ou encore l'inévitable J.K. Rowling. À l'exception de Ruskin Bond qui a vécu enfant dans le New Delhi des années 40, les auteurs

jeunesse présentés chez Crossword n'ont pas grand-chose de commun avec l'Inde, si ce n'est qu'ils utilisent la langue de l'ancienne puissance coloniale.

Cette persistance se confirme également du côté des éditeurs : dans son supplément hebdomadaire pour enfants *Young World*, le quotidien national *The Hindu* donnait fin 2006 une sélection de dix titres de romans pour la jeunesse : 2 étaient publiés par Harper and Collins, 2 par Bloomsbury, 2 par Puffin... et pour finir un seul par un éditeur cent pour cent indien : Rupa !

Les autres librairies de la ville offrant un paysage à l'identique, il faut se rendre dans la bookshop d'un des centres culturels de Bangalore ou bien au rayon livres de l'une des boutiques alternatives et solidaires que compte la ville pour avoir une chance de trouver de bons ouvrages pour enfants, écrits et illustrés par des créateurs indiens. C'est là seulement que l'on pourra feuilleter ce qui se fait de mieux en matière de livres jeunesse chez des éditeurs comme Tara, Tulika, Seagulls, Katha, et quelques autres. On l'imagine aisément, ces endroits ne sont cependant fréquentés que par une infime partie de la population : celle qui a eu accès à une éducation supérieure et qui est dotée d'un fort pouvoir d'achat.

L'un des points de vente de la chaîne Crossword à New Delhi



Publier en anglais : pour le marché mondial ou contre la globalisation ?

Pour les éditeurs jeunesse, le plurilinguisme indien est un véritable casse-tête ; si l'on veut donner à un livre la chance d'être lu partout dans le pays, il faut se résoudre à le publier en plusieurs langues. C'est ce que font Tulika Publishers, avec jusqu'à huit différentes traductions d'un même titre (anglais, hindi, gujarâti, kannada, malayalam, marathi, tamoul, télougou). Si l'on ne dispose pas des moyens nécessaires pour cela (ils sont avant tout le fait de programmes éducatifs gouvernementaux ou d'aides d'organismes internationaux), le choix se portera prioritairement sur l'anglais, ce qui permettra à l'éditeur d'être présent sur l'ensemble du territoire national. Plus encore, cela lui garantira de toucher la classe sociale la plus aisée, celle qui est la plus à même d'acheter des livres : celle où l'on pratique l'anglais à l'école ou/et à la maison. Une publication en anglais ouvrira de plus l'accès à un marché international anglophone, tout en facilitant d'autres traductions à partir de cette langue. C'est la ligne éditoriale de Tara Publishing dont les albums – tous traduits à l'étranger à partir de l'anglais – se trouvent en France chez Syros (*Où est Petit Tigre ?* et *Crocodile ! crocodile !* d'Anushka Ravishankar, tous deux illustrés par Pulak Biswas ; ainsi que *Mon voyage inoubliable* de Bhajju Shayam), au Seuil Jeunesse (*La Faim du lion* de Gita Wolf, illustré par Indraprimit Roy), chez Gallimard Jeunesse (*Le Mahabharata raconté par Samhita Arni*) et chez Actes Sud Junior (*Un, deux, trois... dans l'arbre !*, illustré par Durga Bai).

Une mosaïque linguistique

Dans une Inde qui possède plus de 3000 dialectes et langues minoritaires, 18 langues officielles et presque autant d'alphabets différents, l'anglais de l'ex-puissance coloniale demeure la langue commune en politique, dans la presse nationale, les milieux d'affaires. Inversement, c'est le chauvinisme linguistique qui se manifeste avec force dans les états fédéraux (l'Inde se compose de 35 états et territoires dotés d'un réel pouvoir politique exécutif et législatif), qui conduit également à ce que cela perdure : aucune des différentes langues de l'Inde n'a jamais pu être acceptée par l'ensemble de la population pour remplacer l'anglais comme medium au niveau national, pas même le hindi qui possède le plus de locuteurs dans le pays (au moins 400 millions).



Où est Petit Tigre ?
ill. P. Biswas,
Syros Jeunesse

À l’opposé, éditer dans une des différentes langues originaires de l’Inde, c’est se voir condamner à un rôle de second ordre, être classé en librairie parmi les ouvrages bon marché, les publications populaires commerciales les plus indigentes, celles à caractère religieux qui mettent en avant un identitarisme pour le moins dangereux. Il existe cependant des exceptions « paradoxales » (nous sommes toujours en Inde !) comme les éditions Katha qui ont choisi d’éditer en anglais parce qu’elles voient dans cette langue un outil d’émancipation en direction des plus démunis et le plus sûr moyen de donner aux identités et aux cultures locales une chance de survivre à la globalisation : « Nous avons traduit en anglais les meilleures fictions de plus d’une vingtaine de bhashas (dialectes minoritaires). Le plus urgent en Inde est de traduire de nous-mêmes pour nous-mêmes, ainsi nous pourrions nous comprendre, mieux nous interconnecter culturellement. Dans un pays de minorités, c’est essentiel, et les livres pour enfants rendront cela plus facile... grâce au plaisir qu’ils procurent ! » Éditer en langue anglaise pour lutter contre la globalisation, l’idée a de quoi surprendre. « C’est une langue qui fait maillon en Inde, et nous l’utilisons depuis un bon bout de temps. C’est aussi la langue des faiseurs d’opinions, et celle des faiseurs de politique. Et pour finir, c’est celle qui nous a rendus... indépendants ! »

Des livres difficiles d’accès... par leur prix

Pour une majorité d’Indiens, le livre pour enfants est loin d’être une priorité, pas même une préoccupation. Ce que recherchent avant tout ceux qui en achètent, c’est l’aspect « utilitaire » du livre

Le coût du livre en Inde

Ce qu’on connaît en France du livre jeunesse en Inde, notamment les albums cités plus haut, pourrait gravement induire en erreur. Les publications de Tara se vendent de manière infinitésimale à l’échelle du pays. Elles sont avant tout destinées à la traduction et à la vente à l’étranger, c’est ce marché qui assure la viabilité du catalogue de cet excellent éditeur. L’album *The Very Hungry Lion* (*La Faim du Lion*), est vendu en Inde au prix de 350 roupies (un peu plus de 6 euros). Le salaire moyen est d’à peine 3500 roupies par mois (environ 60 euros), on mesure aisément qu’un livre coûtant un dixième du salaire moyen ne trouve pas facilement sa place partout. Du côté des publications subventionnées, les prix oscillent entre 30 et 60 roupies, c’est le cas par exemple pour les albums brochés publiés par le Children’s National Book Trust (on y retrouve le grand illustrateur Pulak Biswas dans les séries *Stories from the Panchatantra* ou *Tales from Indian Classics*). C’est dix fois moins cher que *The Very Hungry Lion*, mais ce n’est malheureusement pas encore suffisant pour rendre le livre jeunesse accessible à bien des familles indiennes.

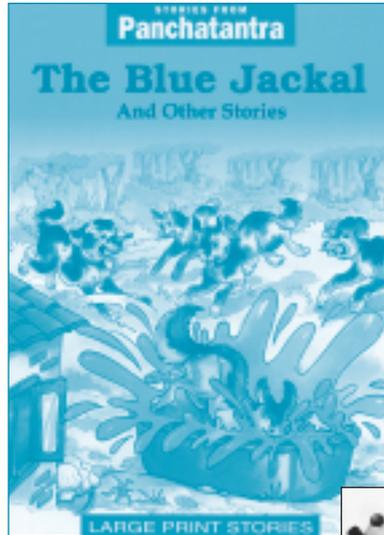
La Faim du lion, ill. Indrapramit Roy, Seuil Jeunesse



évoqué plus haut ; un ouvrage destiné aux enfants se doit d'être éducatif, informatif, rentable en termes scolaire, social, en matière de santé, ou de développement personnel. Il faut bien mesurer, pour comprendre cela que, dans un certain nombre d'états de l'Union fédérale indienne, ce n'est pas avoir envie de lire qui pose problème : c'est d'abord de savoir lire ! Un exemple : dans le Bihar, état agricole du centre, seulement 30% de la population est alphabétisée ; là, comme dans bien d'autres états de l'Inde, un simple abécédaire demeure un rêve inaccessible pour beaucoup.

Ces données permettent de comprendre pourquoi on ne peut se contenter en Inde de la seule loi du marché pour que les enfants puissent disposer de livres de qualité. C'est une nécessité ici de s'appuyer aussi sur des éditions à vocation éducative, humanitaire et militante, comme le sont le Children's National Book Trust of India, créé en 1993 par le Ministère de l'Éducation indien pour populariser l'édition jeunesse, ou l'Association of Indian Writers for Children qui fournit aux enfants des villages les plus reculés des abécédaires imagés dans les différentes langues reconnues officiellement par la Constitution de l'Union indienne.

D'autres éditeurs ont choisi des pratiques plus inédites. Comment définir Katha ? Une maison d'édition pour la jeunesse avec ses 400 titres publiés ? Une organisation humanitaire avec un ensemble d'écoles et de crèches pour des centaines d'enfants pauvres, des centres de formation, des pépinières pour des

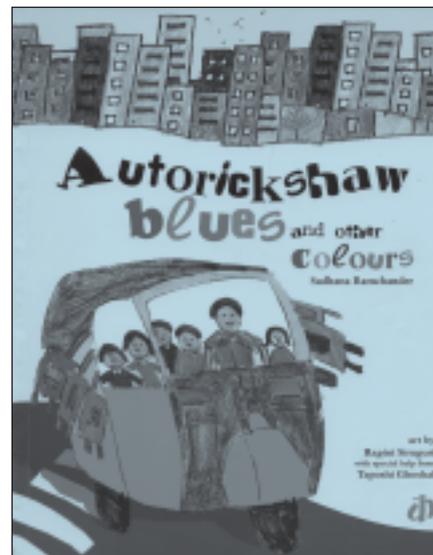


The Blue Jackal,
BPI INDIA PVT LTD



Oui-Oui (Noddy)
édité par Egmont
Imagination (India)
16 roupies

Autorickshaw blues and other colours, ill. R. Siruguri,
Katha



Des urgences pour l'enfance

Amartya Sen, prix Nobel d'Économie 1998 vient de présenter à Delhi un ouvrage *Focus on Children under six*¹ où il dénonce une situation inacceptable :

« Les soins et la nutrition des enfants demeurent un handicap « terrible » pour ce pays. Tandis que de substantiels progrès ont été faits dans certains domaines, des échecs majeurs sont intervenus dans d'autres.

Le plus dramatique est l'incapacité de notre pays à offrir des conditions décentes de bien-être et de développement à nos enfants /.../ Un des exemples en est que personne ne semble choqué dans ce pays par une mortalité infantile des plus élevées. Il ne peut y avoir de démocratie réelle tant qu'on ne parlera pas du droit des enfants. »

Si l'on ne meurt plus de faim en Inde depuis longtemps, il n'en reste pas moins qu'un bon tiers au moins de la population souffre de grave malnutrition et que 50% vit en dessous du seuil de pauvreté.

Une des racines de ce problème est pointée par Sukhedo Thorat, universitaire en charge d'une commission d'aide aux étudiants, c'est la persistance des castes malgré leur interdiction par la Constitution Indienne. « Il y a certains états où les repas gratuits de midi que fournissent les pouvoirs publics ne peuvent pas être distribués dans les établissements scolaires ou universitaires à certaines catégories de la population en raison de discriminations dues aux castes. »

projets économiques solidaires ? Katha, c'est aussi une association de promotion de la lecture avec, parmi d'autres, une campagne intitulée « J'adore lire ! » qui est destinée à donner le goût de la lecture aux enfants des écoles gouvernementales – elles sont fréquentées par les classes sociales les plus démunies dans un système éducatif indien hautement privatisé. Geeta Dhamarajan est auteure pour la jeunesse, elle a fondé plusieurs revues, a longtemps été l'éditrice d'un des meilleurs magazines indiens pour adolescents *Target* et dirige *Khata* depuis 1988. Elle nous en donne la définition suivante : « Je ne crois pas aux ONG parce que nous savons comment, en fait, ce sont les gouvernements qui les dirigent. Je ne crois pas non plus aux associations dites "à but non lucratif", comme si personne ne devait tirer le moindre profit de notre travail ! Non, nous à Katha, nous pensons être une Organisation au Profit de Tous ! »

La moitié de la population de New Delhi vit dans des slums, version indienne des bidonvilles, où s'entassent des centaines de milliers de personnes. C'est là que Katha a établi sa base et choisi d'ancrer son travail : « Une des raisons de l'illettrisme dans notre pays, c'est que les enfants les plus pauvres n'ont pas accès à des livres attractifs et beaux. Les enfants ont besoin de plaisir, de fantaisie, pour plonger dans la lecture. Les deux problèmes majeurs de l'Inde sont l'analphabétisme des enfants – et en particulier ceux des milieux où le risque de ne pas aller ou de ne plus aller à l'école est le plus grand – et, bien évidemment, la surpopulation. »

La forme et le fond

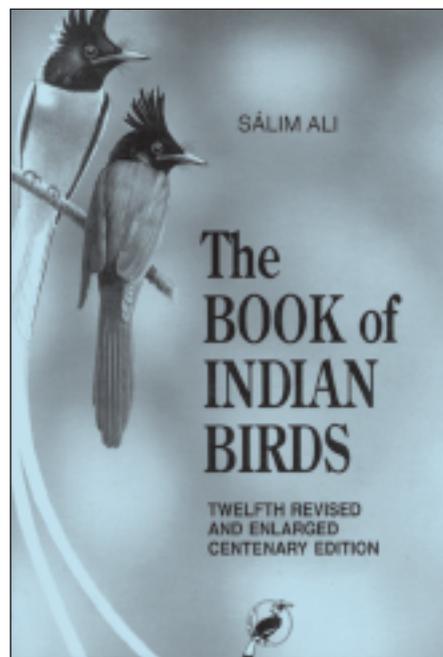
Les livres publiés par Katha ont des objectifs hautement éducatifs et sociaux, comme le démontre par exemple la quatrième de couverture de *The song for a scarecrow* de Suddastwa Basu, « un livre qui aide les enfants à comprendre que liberté et responsabilité vont toujours de pair ». Ils n'en sont pas moins d'abord des livres conçus, créés, imaginés, pour répondre au plaisir de lire. Tous les titres n'ont pas la même qualité, en particulier au niveau des illustrations et d'un rapport texte-image trop classique et trop attendu. Quelques albums se distinguent cependant par leurs qualités comme *One Lonely Unicorn* de Meenakshi Bharadwaj, et plus particulièrement *The Magical Web Bridge* où un oiseau tisserand et une araignée unissent leurs talents respectifs pour donner vie à un rêve, une utopie : créer un pont au-dessus de l'océan qui les sépare du reste du monde. Les illustrations de Sonali Biswas mêlent joliment des décors proches des impressions traditionnelles sur tissus et des dessins d'oiseaux et d'insectes qui rappellent les planches naturalistes, notamment celles très connues en Inde du *Book of Indian Birds* de Salim Ali ².

Une première constatation s'impose : le fond est toujours présent, fort, riche, engagé et citoyen dans les livres publiés par Katha, tout comme dans ceux de Tulika Publishers : *My friend, the sea*, un album sur l'après-tsunami de Sandhya Rao, illustré par les photos de Karuna Sesh et Pervez Bhagat ; ou *Why are you afraid to hold my hand ?* dans lequel Seila Dhir balaye non sans tendresse les idées fausses sur le handicap.



One Lonely Unicorn, ill. Meenakshi Bharadwaj, Katha

The Book of Indian Birds, Oxford University Press
et Bombay Natural History Society





The Magical Web Bridgen, ill. S. Biswas, Katha



On peut cependant regretter que tous les titres chez cet éditeur en particulier ne soient aussi réussis sur le plan graphique que *And land was born* de Sandya Rao, un conte sur la naissance du monde magistralement illustré par Uma Krishnaswamy sur la base de dessins traditionnels de la tribu Jhabua. Trop d'albums en Inde sont encore des livres peu convaincants sur le plan graphique, avec des impressions imparfaites, des illustrations souvent désuètes. On ne peut que déplorer ce hiatus entre la forme et le fond, dû en grande partie aux faibles moyens dont disposent les bons éditeurs pour la jeunesse de ce pays. A contrario, la mise en avant du sens qu'ils manifestent si fortement devrait nous permettre de nous interroger utilement sur la production (la surproduction même !) de livres pour enfants en France. Cela nous donne à penser combien de livres creux et vides, n'apportant rien à l'enfant, sont édités chez nous sous le couvert d'un visuel attrayant, d'un graphisme à la mode, d'un évident savoir-faire éditorial, d'une haute technicité d'impression, ou d'une maquette « terriblement » tendance.

Souhaitons que cela incite les éditeurs français, comme l'oiseau et l'araignée, à tisser un pont au-dessus de l'océan, et à favoriser et développer plus encore qu'aujourd'hui les projets de collaboration avec une Inde complexe et paradoxale, certes, mais avant tout une Inde en devenir.

1. Gros plan sur les enfants de moins de 6 ans
2. Oxford University Press et Bombay Natural History Society